



MA TANTE

Ce n'était pas une tante comme les autres. Elle n'avait pas de cheveux gris et pas la moindre ride ; aucune tendance à l'obésité, sans nul excès de maigreur. Une taille bien prise, des épaules élégantes, un cou blanc et flexible, et, dominant le tout, un visage frais et gracieux éclairé de grands yeux bleus, et casqué d'une lourde chevelure noire à reflets fauves. Bref, ma tante comptait dix-huit printemps.

C'était juste une année de moins que moi qui entraîs tout fringant dans ma vingtième année.

J'étais l'aîné de ma tante. Eh bien ! pourtant, je dois le reconnaître, elle était beaucoup plus sérieuse que moi. Cela ne m'empêcha pas de lui faire la cour, — ou peut être fut-ce à cause de cela.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai aimée — ou cru l'aimer — avec cette ardeur de la jeunesse, qui brûle si fort qu'elle se consume toute seule. Outre les attrait de la jeune fille, il y avait aussi la séduction de l'obstacle qui me fascinait : si je me faisais aimer d'elle, — ô bonheur ! — quelle opposition n'allais je pas rencontrer dans ma famille ! Un neveu épouser sa tante !... Quelle folie ! Nous étions trop jeunes ! Et puis, il fallait des dispenses !... etc... Que sais-je ?... — Ma mère, elle-même, quoique éprouvant pour cette toute jeune sœur si tardivement venue une affection quasi maternelle, n'aurait sans doute pas accueilli le projet sans objections : me voyez-vous le beau-frère de maman !

Le sort devait en décider autrement ; ma tante — je l'appelais par son prénom : Madeleine... — ne se laissa pas émouvoir par mes attitudes languoureuses, ni par mes œillades furtives !

Quelle jeune personne sérieuse !

Elle était venue passer l'été dans ma famille, à la campagne. Retenu à la ville, je ne vins qu'un mois de septembre chez mon père. Il y avait plusieurs années que je n'avais vu Madeleine ; je ne mis pas une demi-journée à m'en éprendre comme un fou. S'en aperçut-on, et fut-ce pour cela qu'on nous interdit de nous tutoyer ? Toujours est-il qu'on n'empêcha pas ma tante de se promener avec moi. De son côté, elle y semblait prendre plaisir. De sorte que j'en abusai.

Mais chaque fois que nous nous trouvions seuls ensemble et que je voulais engager l'entretien sur un terrain brûlant, Madeleine me regardait de son air le plus sérieux — qui me glaçait — et, haussant les épaules :

— Mon neveu, me disait-elle, j'ai à travailler ; je rentre...

J'enrageais ! — Mais pour qu'elle ne me quittât pas, je pris le parti de ne plus parler de rien. Notre intimité y gagnait : nous étions ensemble comme frère et sœur !

\* \*

Un matin, on reçut une dépêche : c'était mon oncle César, — le frère de mon père, qui venait passer une semaine chez nous, avec sa fille.

Mon oncle : quarante ans, — peut-être même trente huit !... la tournure et la physionomie très jeunes, malgré une calvitie précoce qui commençait à lui dénuder le crâne. Veuf depuis plusieurs années. — Ma cousine : quinze ans ; la taille plate, les épaules carrées d'une fillette ; les traits pas encore affinis, — à peine dégrossis...

De ma part, ces nouveaux hôtes ne furent pas bien accueillis : ils mirent fin à mes tête à tête avec Madeleine. Tantôt, c'était le père, tantôt, la fille ; souvent les deux.

Le premier s'emparait du bras de ma tante qui me disait :

— Nous vous confions Pauline !

Et, souriante, devant ma moue :

— Amusez-vous bien ! Vous êtes du même âge ! Cinq ans de différence ! C'est la proportion...

Je n'étais plus assez jeune pour pouvoir protester. Mais au fond de moi je ressentais une colère furieuse.

Et Madeleine ne manquait pas une occasion de me vanter Pauline :

— D'abord, elle est jolie !

— Ah oui ! parlons en !

— Certainement : une blonde aux yeux noirs.

— Cela ne vaut pas une brune aux yeux bleus !

— Vous ne savez ce que vous dites ! Pauline est charmante.

Cela ne pouvait pas durer.

Un jour, après le déjeuner, j'entraînai Madeleine dans le parc.

— C'est exprès, ce que vous faites-là ? lui demandais-je avec rage.

Elle demeura impassible.

— Dites-moi d'abord ce que je fais, répondit-elle, je ne comprends pas.

Ces paroles m'exaspérèrent.

— Vous voulez que Pauline vous remplace auprès de moi, parce que vous ne m'aimez pas ! Vous n'avez pas de cœur !

— Et vous, vous êtes fou !

— Pas du tout, je suis très calme, au contraire, répartis-je en faisant un effort surhumain. La preuve, c'est que... vous voyez bien... je ne vous retiens pas...

— Vous avez raison...

Ma place est avec les gens sérieux... Et vous êtes un enfant.

Très calme, elle s'éloigna.

Je la suivis du regard, et, sitôt qu'elle eut disparu, m'étant laissé tomber sur un banc, je cachai ma tête dans mes mains... et je ne pus m'empêcher de pleurer !

Il y avait un temps inappréciable que j'étais ainsi — peut-être cinq minutes, peut-être une heure, lorsque je sentis qu'on s'asseyait doucement à côté de moi ; une main légère se posa sur mon épaule... Et une idée folle me passa par l'esprit :

— Si c'était elle !

Mais on parla ; et le charme fut rompu. La voix, caressante, disait :

— Qu'est-ce que tu as, Georges ?... Réponds-moi !... Georges !...

Et, après un silence :

— Si, pourtant, tu voulais avoir confiance en moi !...

— Cette intervention de Pauline, — envoyée sans doute par Madeleine, — m'énerva.

Je repoussai ma cousine brutalement ; et, me levant :

— Je n'ai rien ! Il s'agit de choses qui ne regardent

pas une petite fille comme toi ! Va jouer avec ta poupée !...

Et je m'éloignai — sans qu'elle songeât à me suivre !

Mon oncle César resta jusqu'à la fin du mois, et ces derniers jours furent épouvantablement tristes... Je ne me départais pas d'une mauvaise humeur furieuse qui jetait une ombre sur la gaieté de tout le monde.

\* \*

A mon retour à Montréal, les circonstances m'amènèrent à partir pour le Nord-Ouest, où, sur le désir de mon père, je restai deux ans. Quand je revins, mes sentiments et ma manière de voir taient considérablement modifiés. Dois je le dire ? je ne pensais plus à ma tante sans sourire ; quant à ma cousine, je n'y pensais pas du tout.

J'arrivai à la maison.

— Madeleine est ici, me dit mon père.

— De plus en plus sérieuse ?

— De plus en plus. — Ton oncle César est aussi avec nous...

— Est-ce qu'il se déplume toujours ?

— Ces deux années ne t'ont donc pas rendu plus raisonnable, Georges ?

— Si, si ! seulement je m'informe des nouvelles.

— Eh bien ! en fait de nouvelles, je vais t'en apprendre une grande : Madeleine va épouser mon frère.

J'ouvris de grands yeux. Puis, me remémorant les temps passés, je conclus que l'événement était tout naturel. En somme, Madeleine était si sérieuse qu'elle comblait la différence d'âge. Tenait-elle tant à être ma tante qu'elle s'apprêtait à le devenir doublement ?

— Elle est dans le jardin, me dit mon père ; si tu veux aller la rejoindre...

Du perron, je l'aperçus ; elle était toujours très bien ; mais toute mon attention fut absorbée par la jeune fille qui marchait à côté d'elle.

Une taille fine, élancée gracieuse ; une cascade de cheveux blonds ébouriffés sous un large chapeau de paille ; une bouche rose et souriante comme une fleur sous un rayon de soleil...

De loin, tout cela me charma, mais ne me

## APPENDICE INUTILE



Eva. — Tu as oublié de faire une queue à ta vache.  
Raymond. — Pourquoi que je l'ai pas oubliée ; pourquoi je n'ai pas mis de mouches.